Housef

Essai sur le rôle de l'Histoire dans la Méthode de Charles Maurras

I Lorsque j'ai réfléchi au sujet que j'allais vous traiter ce soir, j'ai pensé qu'il pourrait être bon de parler de la « méthode maurrassienne ». L'école politique de Maurras repose en effet sur une véritable méthode de recherches, d'expérience et de découverte qu'il n'est pas permis d'ignorer puisqu'elle est à la base du mouvement d'A.F. Il m'a semblé qu'un pareil sujet devait pouvoir vous intéresser, de même qu'en ma qualité de Khâgneux habitué surtout au jeu des idées, il me tentait particulièrement.

II Maurras a été formé, du point de vue intellectuel, à l'école de certains philosophes du XIXe siècle, et, en particulier, à l'école d'Aug. Comte. L'influence de Comte sur sa pensée a été considérable :

« S'il est vrai qu'il y ait des maîtres, — dit-il dans sa langue admirable, — s'il est faux que le ciel et la terre, et le moyen de les interpréter, ne soient venus au monde que le jour de notre naissance, je ne connais aucun nom d'homme qu'il faille prononcer avec un sentiment de reconnaissance plus vive ». — Je n'ai pas l'intention de vous faire un cours sur le Positivisme. Mais je dois vous dire que l'on trouve dans Comte la plus vive critique de la démocratie qui ait été faite depuis Platon. ~~Cet~~ L'idée principale de Comte, c'est ceci : la démocratie prétend être le gouvernement de l'examen. Et il n'a pas de peine à montrer que cette idée est, en elle-même, un

non-seul. L'examen n'a, en effet, jamais rien gouverné. Gouvernement et examen sont deux choses absolument différentes. Le gouvernement peut s'aider d'un examen préalable, d'une étude approfondie des problèmes à résoudre, mais quand il fait véritablement acte de gouvernement, il n'examine plus : il agit. Devant la confusion de ces idées essentielles, qui forment le fond de la démocratie, Auguste Comte voulait qu'une étude et une réflexion attentive recherchassent quelles étaient les véritables valeurs de gouvernement, et s'il n'était pas possible de fonder une science du gouvernement aussi sûre que l'étaient les autres sciences.

Peu nous importe pour le moment quelles solutions Comte apportait au problème qu'il avait si nettement défini. Ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir que Maurras est passé par les mêmes voies logiques, et qu'il a, à son tour, mais d'une manière plus précisément politique, posé la même question qu'Auguste Comte. — Les sciences, s'est-il dit, pour se constituer, ont besoin d'expériences. S'il faut établir un système rationnel et satisfaisant de gouvernement, il faut le tirer de l'expérience historique, l'histoire étant le seul domaine assuré que les hommes ont à leur disposition pour établir ce système. L'histoire connue est vaste : c'est toute celle de l'antiquité grecque et romaine, c'est, dans son ensemble, l'histoire

de la France. Ces différents pays ont connu les différents systèmes de gouvernement que l'on vous propose. Ils ont connu la démocratie, l'oligarchie, la monarchie. — Ils n'ont pas connu les Soviets, me direz-vous. Ce n'est pas sûr (A Sparte, régime communiste.); ils ont, en tous cas, connu des tentatives communistes, du temps des Gracches à Rome par exemple; en tous cas, on peut considérer le ~~démocratie~~ communisme comme la forme extrême du gouvernement démocratique, et l'on peut juger le plus par le moins.

Ainsi est apportée à la tentative de science politique, par l'intermédiaire de l'histoire, une foule de phénomènes et de faits. C'est à partir de ces faits que l'on doit réfléchir: quels régimes ont réussi? quels autres ont échoué? Lorsque les régimes qui avaient donné à leur pays la grandeur et la prospérité ont disparu à leur tour, quelles ont été les causes de leur disparition? A un degré supérieur, on peut tirer des conclusions plus générales, qui sont véritablement des «lois historiques», à partir desquelles se bâtit le système politique qui serait le meilleur, le plus souhaitable pour tous. — Cette marche à la fois scientifique et dialectique, que je vous résume ici, est d'une force et d'une netteté absolument saisissantes: on a essayé d'en discuter au début. Nos adversaires ont dû y renoncer bientôt. Rien n'empêchera

que le régime des "Egaux" à Sparte n'ait abouti à la mort par Schlitose de la vieille cité lacoonienne. Aucune volonté ne pourra faire qu'Athènes ait connu son apogée sous Pisistrate et Périclès, et qu'après la disparition de ce dernier, le gouvernement étant redevenu démocratique, la grande cité grecque n'ait succombé sous les coups de Sparte, d'abord, de Philippe de Macédoine ensuite, avant de tomber définitivement sous la tutelle de Rome. — Aucune discussion ne pourra faire que la vieille république romaine, acculée à la guerre civile, n'ait été sauvée une première fois par Sylla, puis par la monarchie de César, et enfin par la monarchie d'Auguste; je pourrais continuer ainsi longtemps une énumération de faits historiques, que je choisis volontairement dans une époque éloignée de la nôtre. Il est nécessaire, de tirer de ces faits une conclusion logique, une "loi" à la fois historique et sociale: la monarchie a fait ce qu'a défait la démocratie, elle a sauvé ce que la démocratie avait ruiné. « La brève destinée, écrit Maurras dans la préface d'Anthinéa, — la brève destinée de ce que l'on appelle la démocratie dans l'antiquité m'a fait comprendre que le propre du régime n'est que de consommer ce que les périodes d'aristocratie ont produit. La production, l'action demandait un ordre puissant. La consommation

est moins exigeante : ni le tumulte, ni la routine ne l'entrave beaucoup ». Encore une fois, c'est une vérité d'ordre expérimental, contre laquelle on n'a pu que pousser les hauts cris. « Ce n'est pas ma faute, disait déjà Fustel de Coulanges, si les choses ont un ordre! ». A la suite de Comte et du grand Fustel, Charles Maurras n'a fait que nous rendre sensible l'ordre des choses.

III Nos adversaires se sont rendus compte qu'en portant la ~~[illegible]~~ discussion ~~[illegible]~~ sur ce terrain, ils étaient battus d'avance. Ils ont donc changé la question, et, au lieu de ~~nous~~ opposer à chacun des arguments massues que l'expérience historique nous fournit, des arguments qui les réfuterait un à un, ils se sont réfugiés sur un terrain plus commode: ils ont crié à la non-valeur de l'histoire. Celle-ci ne signifie absolument rien, toutes les vérifications qu'elle peut apporter sont, en conséquence, illusoires. M. Paul Valéry, qui est pourtant un très grand esprit, et peut-être le plus grand poète de notre époque, s'est fait le champion de la nouvelle idée, qui, évidemment, ruinerait l'argumentation historique de l'Action Française et de Charles Maurras, s'il fallait l'accepter. — Il part d'une idée bergsonienne : chaque instant de la vie particulière constitue un élément absolument nouveau dans la ligne de développement de cette vie, un élément nouveau et radicalement irréductible

à l'instant qui le précédait immédiatement. Chaque seconde de notre vie constitue, — crée — un nouveau « moi » dans lequel je ne puis reconnaître le « moi » de tout à l'heure. Dans ces conditions, l'humanité tout entière, — résultante des caractères de tous les hommes particuliers, suit la même loi : elle n'est plus la même à chaque instant de la durée. Comment donc tirer de ce perpétuel changement, de cette évolution en ligne droite, qui condamne l'humanité à ne repasser jamais deux fois par le même chemin, comment tirer de cela des lois fixes et invariables, des idées toujours vraies, et des valeurs stables ? —

Tel est le résumé de leur argumentation. Je vous assure que cet exposé est fidèle. Si vous en voulez une preuve, voici un texte que je tire du Journal d'André Gide, dans les pages qu'il a publiées dans le dernier numéro de la N.R.F.

« Combien sage tout ce que Valéry dit de l'histoire ! et combien faibles tous les arguments que Madelin lui opposait hier dans l'Echo ! Négliger l'enseignement de l'histoire, dit-il en substance, c'est refuser le conseil d'un guide qui connaissant déjà la route, avertirait, etc.... Comme si l'on pouvait jamais connaître par avance des dangers nouveaux ! Comme si la route était jamais la même, et le même celui qui s'y engage ! Comme si l'avenir repro-

duisait jamais le passé ! Comme si la difficulté ne provenait pas justement de ceci : que l'on joue ~~toujours~~ sans cesse un jeu toujours neuf et avec des cartes dont la valeur n'a pas encore été éprouvée ! »

Monsieur André Gide peut croire qu'il a réfuté Madelin. Mais il y a une chose dont il ne paraît pas se douter : c'est que lui-même a été réfuté par Maurras, il y a déjà plus de vingt ans.

IV C'est un fait, et il y a ainsi une réserve à apporter, que la matière humaine, si l'on peut parler ainsi, est moins sûre que la matière brute, et que les lois, qui, lorsqu'elles s'appliquent à la matière brute, prennent un caractère de nécessité absolue, s'appliquent avec beaucoup moins de précision lorsqu'on veut les tirer de la matière humaine : il y aura toujours dans celle-ci une part réservée à l'imprévu et à l'imprévisible, qui oblige à reconnaître que, si une chose n'a jamais été, rien ne nous permet d'affirmer qu'elle ne sera jamais. – Mais peut-on voir dans ce fait un argument assez fort pour dire : on ne sait pas ce qui doit arriver, par conséquent oublions ce qui s'est passé avant nous, « du passé faisons table rase » comme chantent nos révolutionnaires ? On peut n'y voir qu'un avertissement à ne pas, justement, nous aveugler sur les lois de l'histoire, à ne pas les appliquer comme on applique des formules en

mathématiques, de tenir compte des ~~[illegible]~~ changements surviennent. La restriction ne peut pas aller plus loin. —

Car enfin, nous comprenons encore les hommes qui ont vécu au cinquième siècle avant J.C., de même que nous nous comprenons lorsque nous nous reportons à tel événement de notre vie passée. Le prétendu changement dont on nous parle n'est ni assez radical ni assez sensible pour nous faire oublier nous-mêmes, de même qu'au point de vue de l'histoire, nous reconnaissons, même lorsqu'elles se trouvent loin de nous, les passions humaines. L'humanité ne change pas si totalement, ni si vite. Et le roman de la « condition humaine », comme dit Thibaudet, est de toutes les époques et de tous les temps : les passions sont toujours les mêmes ; qu'il s'agisse de la haine, de l'amour, ou de l'ambition, on découvrira à ces passions toujours les mêmes mobiles et les mêmes buts. Lorsqu'un livre descend jusqu'au fond de la nature humaine, peu importe l'époque où il fut écrit : Montaigne, Pascal nous sont toujours aussi présents que s'ils avaient écrit hier, et, dans plusieurs siècles, ~~[illegible]~~ l'« Education Sentimentale » paraîtra encore actuelle à ceux qui la liront.

D'accord, me dira-t-on : la nature humaine, dans ce qui la constitue le plus intimement, est toujours semblable à elle-même : mais ce sont les conditions de vie qui changent, et ces conditions de vie importent plus que les passions de l'homme. Vous ne pouvez prétendre que les conditions écono-

miques, par exemple, soient les mêmes aujourd'hui qu'il y a cent ans. Sur ce point, l'évolution est certaine et vous n'y pourrez rien.

Il faut répondre : vous vous trompez. - Evidemment, les formes de la vie économique ont changé, mais plus dans leur apparence extérieure que dans leur rôle politique. Beaucoup s'écrient que nous nous trouvons aujourd'hui dans une crise économique sans précédent : c'est fort possible, et je ne vois pas pourquoi nous refuserions à notre époque cette petite originalité. - Mais ce n'est pas tout de même la première crise que le monde ait connue et, depuis des siècles, leurs répercussions ont été les mêmes : mécontentement, agitation, désir de changement dans le régime politique. L'étude des crises économiques sous la Révolution Française est particulièrement intéressante à ce point de vue : tous les grands mouvements populaires de 1789, 1792, 3, 4 etc. ont à leur origine, pour cause, des crises économiques. Et, du point de vue politique, ce qui importe, ce n'est pas la modalité que prennent les événements, mais leur fonds commun, toujours le même, toujours reconnaissable, auquel par conséquent, il est possible de remédier par des mesures qui changeront elles aussi, d'apparence, mais qui reposeront toujours sur une technique identique.

Ainsi, dans l'application à la politique des lois de

l'histoire, il y aura bien une variable, qui sera la forme de l'application, recouvrant des principes d'action identiques à eux-mêmes. Dans une brève discussion que j'eus un jour à ce sujet, je disais à mon contradicteur ces vérités premières. Je pris un exemple de loi historique : celle des invasions. Lorsqu'un peuple jeune et fort, disais-je, ne dispose que d'un territoire et de richesses trop exigues pour ~~atteindre~~ atteindre son plein développement, il aura fatalement tendance à envahir le territoire de son voisin, surtout lorsque celui-ci est riche et a tendance à l'abandonner. S'il échoue une fois, il recommencera un jour ou l'autre. « Sans doute, répondit mon adversaire, mais il l'envahira la 1ère fois avec des fusils, et la 2ème avec des mitrailleuses ». Je prends à témoin ceux qui assistèrent à cette discussion de ~~la~~ ~~[illegible]~~ l'exactitude de cette réponse, faite par une personne fort honorable et haut placée dans l'université. — Et je n'ai pas besoin d'insister sur le fait qu'elle montre la faiblesse de l'argumentation de nos adversaires : car enfin, si la manière dont il sera envahi intéresse le peuple faible dont je parlais, ce ~~qui~~ qui doit l'intéresser avant tout c'est qu'il risque d'être envahi : et c'est le point capital, de vérité éternelle, l'autre n'étant qu'une application actuelle de solutions pratiques et immédiates.

Et ces points capitaux, ces points vitaux, tant du point de vue politique extérieure que politique intérieure, seule l'histoire étudiée selon la méthode de Maurras peut nous les révéler. L'histoire, comme le dit Léon Daudet, est « la mémoire des peuples ».

Et de même que l'histoire de notre passé nous sert quotidiennement pour la conduite de notre vie actuelle, de même la connaissance de l'histoire, et des conséquences logiques qu'on ne peut pas ne pas en tirer lorsqu'on l'étudie sans parti pris - comme l'a fait Maurras pour se donner une opinion politique rationnelle, est à la base de tout gouvernement et de toute politique digne de ce nom.

VI C'est ce qui fait la force de la doctrine maurrassienne d'avoir pris sa source dans ce domaine aride lorsqu'on l'emploie mal ou qu'on le considère comme inutile, captivant lorsqu'au contraire on en tire les leçons sur les moyens à employer pour le relèvement national que nous espérons tous. L'histoire, pour Maurras et tous ceux qui l'étudient sans préjugé, conclut à la supériorité de la monarchie sur toute autre forme de gouvernement. Pour nous, Français, bien d'autres raisons sont venues s'ajouter à cette raison primordiale, et la monarchie une fois admise, nous avons l'immense satisfaction de voir que cette solution lève du même coup les autres problèmes, tant politiques que sociaux, que propose notre actuelle société. Certains sont venus à la monarchie en conclusion de leur sentiment national; d'autres y sont venus par dégoût pour la lutte des partis; d'autres par crainte de la caserne marxiste; d'autres s'y sont ralliés comme conséquence logique de tous les faits historiques les mieux établis. - Peu à peu, tous [illegible]timents, toutes ces idées fortes

et belles de sons centrées autour de l'idée ~~ff~~ mère de l'Action Française : le ~~R~~ en France, le Roi sauveur, le Roi juge et arbitre, celui qui envers et contre tout a fait la France, et qui seul peut la garder !

Messieurs, Vive le Roi !